

Richard Cadoux. Temple d'Arcachon. Dimanche 6 août. Luc 15, 11-32, fils prodigues ?

1 Un homme avait deux fils. Cette parabole, nous la connaissons bien. A son sujet, Martin Luther disait d'ailleurs qu'elle devrait nous être aussi familières que le pain et le fromage. Peut-être même la connaissons-nous trop bien. Ce récit s'inscrit dans les trois paraboles de la miséricorde divine : la brebis retrouvée, la drachme retrouvée, le fils retrouvé. En racontant ces historiettes, Jésus répond aux pharisiens qui murmurent contre lui, parce qu'il fait bon accueil aux pécheurs et qu'il a l'audace de dîner avec eux. L'évangéliste Luc peut ainsi célébrer le salut de Dieu qui offre pardon et réconciliation à tout être qui revient à lui. On pense alors au tableau de Rembrandt, conservé aujourd'hui au musée de l'Ermitage. Un pauvre gars, un paumé, s'agenouille au giron de son père qui l'étreint d'une immense compassion. Il était perdu et il est retrouvé.

2 Et pourtant plus je la relis, plus les choses me paraissent complexes. Il est vrai que ce récit aborde des thématiques énormes : la dette et le don, le désir et la servitude, le besoin et la reconnaissance. On y parle de sexualité, d'argent et de pouvoir, les grands moteurs de l'activité humaine. Ce récit, où les femmes sont d'ailleurs étrangement absentes, évoque encore la paternité, la filiation, la fraternité. Un homme avait deux fils. Ils sont donc trois. Un père et deux frères qui sont en rivalité. La fraternité est difficile à vivre, il faut bien la reconnaître : Caïn et Abel ; Isaac et Ismaël ; Jacob et Esaü ; Joseph et ses frères. Héritages et patrimoines sont parfois sources de conflits.

3 On s'est beaucoup échiné pour savoir qui sont ces deux frères. Selon une lecture éthique, l'un incarne le pécheur repentant et l'autre le juste drapé dans son costume d'impeccabilité. Une lecture pénitentielle fait du fils aîné le chrétien rigoriste qui désapprouve la réconciliation de son frère failli, figuré par le cadet. Dans la tradition de l'Eglise ancienne, les fils ont représenté les païens accueillis dans l'alliance de Dieu et les juifs enfermés dans le sentiment orgueilleux de l'élection. Pour les gnostiques, le cadet représentait l'humanité rachetée par le Dieu sauveur et l'aîné, ce sont les anges, jaloux d'un Dieu qui s'intéresse à l'homme. La diversité des interprétations possibles montre la limite même de ce type de lectures.

4 En fin de compte, l'intérêt n'est pas tant de savoir quelle personne ou quel groupe chacun des personnages de la parabole représente, mais de voir comment les personnages évoluent au fil d'un récit ponctué de changements, de transformations et de basculements. Car bien sûr ces personnages évoluent, dans un contexte d'ailleurs signifié par l'évangéliste. Il y a des choses qui sont perdues et d'autres qui sont trouvées (le mot « retrouvé » n'apparaît d'ailleurs pas dans l'original grec).

5 Je commence par le cadet. Voilà un garçon, un jeune qui a envie de vivre sa vie. Comme tant d'autres, comme après d'autres, il rêve d'émancipation. Il veut sa liberté et il l'arrache à son père. C'est un quémandeur. Sa demande est intéressée : donne-moi ce qui me revient, mon avoir. Il anticipe la mort du père, puisqu'il veut sa part d'héritage, ici et maintenant. Le père acquiesce et s'exécute. Le frère aîné d'ailleurs n'existe pas. Nanti de son pécule, le cadet s'en va. Alors c'est la belle vie qui commence. Il part au loin pour une vie de patachon avant la catastrophe finale. Il se retrouve à garder les cochons et il peut comparer son sort à celui des ouvriers de son père. Il touche le fond. L'épreuve qu'il traverse lui donne à réfléchir et comme il n'est pas bête, il monte un petit scénario. Car il ne pense encore qu'à la gamelle, à l'avoir. Il a faim et chez son père il y a de quoi manger. Il va rentrer chez papa, en faisant profil bas et en

se disant qu'il obtiendra une place d'employé. Il n'y a pas une once de gratuité dans son projet. Il ne pense qu'à lui. Il n'a même pas l'idée que son départ a pu faire de la peine à son père. Il se met en route et lorsqu'il arrive auprès du père, il lui débite son petit argumentaire. Il s'est produit entretemps une chose stupéfiante. Dès qu'il a vu la silhouette de son fils se profiler à l'horizon, il a couru à sa rencontre. Il se jette à son cou et le couvre de baisers. Il lui coupe la parole : que la fête commence ! Ce n'est donc ni la façon dont le cadet se voit, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il pourrait dire en guise d'apologie qui déterminent l'attitude de son père. Son père l'accueille parce qu'il a conscience d'être son père. Cela me fait penser à Esaïe 49, 15 : 'Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite ? N'a-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ? Quand elle l'oublierait, Moi je ne t'oublierai point.' Le père est pris aux entrailles. Il a une conscience paternelle et c'est ce qui le détermine. C'est le père qui restaure le lien père-fils. Et celui qui revient, qui n'a jamais vu en papa qu'un compte en banque, peut alors réaliser ce que c'est que d'être fils. C'est être au bénéfice d'un accueil inconditionnel, sans retour, sans reprise, une fois pour toutes. Voilà ce qu'il a trouvé dans cette aventure.

6 C'est alors que paraît l'aîné. Son irruption va déclencher une nouvelle crise. Lui, c'est le fils soumis, obéissant. C'est un ouvrier, un esclave. Il considère son père comme un patron. Il rentre d'une longue journée aux champs. Il est fatigué. On ne l'a d'ailleurs pas attendu pour commencer le festin. C'est scandaleux. Il se met en colère et refuse d'entrer. Alors il vide son sac et crache ce qu'il a sur le cœur ou en travers de la gorge. Tout son laïus est organisé selon une logique de rétribution. Le fils aîné met en balance ce que le cadet a reçu et "dévorer", et ce que lui n'a jamais eu, « pas même un chevreau ». « Tu ne m'as jamais rien donné », cela fait écho au « donne-moi ma part » du cadet au début de la parabole. C'est la même logique de l'avoir. Et sur cette base l'aîné somme son père de choisir entre eux deux. Là encore l'attitude du père est remarquable. Le père reprend les arguments de son aîné, sans chercher à les révoquer ou les disqualifier. Il les situe dans une autre perspective. Avec beaucoup d'affection, il l'appelle mon enfant, mon petit. Le Père, là encore, n'oublie pas qu'il est père. L'aîné est totalement reconnu comme fils. Le fils réclame sa rétribution. Eh bien, le père répond en restant sur ce registre : tout ce qui est à moi et à toi. Mais il ajoute que ce fils aîné est toujours avec lui : il lui aurait suffi d'adresser la parole à son père, de s'ouvrir à lui, de demander. Mais voilà la parole ne passait pas. Parce que l'aîné, lui non plus, n'a pas conscience d'être fils. Il a toujours pensé, il a toujours agi comme un employé modèle.

7 Les deux fils ne sont ni l'un ni l'autre dans une attitude juste à l'égard de leur père qui se charge de les éclairer sur la gratuité nécessaire à une relation vraie. Il convient que la parole s'échange et se partage. Et à ce moment-là, à la perspective de la filiation, s'ajoute celle de la fraternité. Le fils aîné s'enferme dans la concurrence entre lui et son frère. Il se mure dans sa logique d'incompatibilité et d'exclusion. Ton fils que voilà, dit-il au père. Ton frère, lui est-il est répondu. Le père pense à la réintégration du cadet et invite à la réjouissance. La joie qui s'offre à l'aîné, c'est de voir un frère en celui qu'il considère seulement comme un rival. Mais l'aîné, lui qui n'a jamais pu faire la fête avec ses amis, ne peut voir dans ce repas de fête qu'un intolérable injustice. Ce fils aîné, c'est celui qui dit : « à chacun son dû » et qui est incapable d'entrer dans un sentiment fraternel, parce qu'il faut être juste en toutes choses. Oui à chacun son dû !

8 Or le père affirme alors qu'une autre logique est possible que celle de la possession. Il invite à un renversement des valeurs, quand une chose, un être perdu deviennent plus importants que

tout ce qu'on peut posséder d'autre. Trouver ou retrouver ce qui est perdu, une drachme, une brebis, un enfant, c'est la cause d'une joie sans pareille. Et cette joie rend la fête possible. L'aîné est donc invité à se réjouir de ce qu'une chose perdue puisse être trouvée, de ce qu'un mort puisse devenir vivant, de ce qu'un méchant puisse se convertir.

9 Comme toujours dans l'Évangile, Jésus répond aux questions en les déplaçant. La question posée par les religieux : "à quelles conditions peut-on participer à un repas ?" devient "qu'est-ce qui fait d'un repas un lieu de paix et de joie ? Dans cette parabole, si l'aîné est invité à se réjouir, c'est à cause du retour de son frère. Ce retour n'est pas ce qui l'exclut de la fête, mais au contraire ce qui rend la possible. Car un repas n'a de sens que si tous y participent dans la joie et dans l'allégresse. Une fois la brebis retrouvée, l'homme appelle ses amis. La femme rassemble également ses voisines. L'Évangile prend à bras le corps la question des relations fraternelles et communautaires. Chacun veut être le seul, mais ils sont deux. Telle est la réalité. Le Père a l'intelligence de poser le conflit entre les deux frères comme l'occasion d'une reconnaissance mutuelle. Ce récit n'est donc l'histoire, ni d'un fils perdu, ni d'un fils prodigue, ni d'un fils fâché... mais bien de deux fils qui doivent apprendre à se découvrir frères et s'engager dans un parcours de reconnaissance. Le vrai renversement réside non dans le changement des individus, mais dans le changement des relations entre les individus, qu'il s'agisse de la relation entre frères ou de la relation entre père et fils. Ce qui vaut d'une famille vaut aussi pour l'Église, cette assemblée de frères et de sœurs, ou du moins qui se revendiquent comme tels, dans la reconnaissance de la paternité de Dieu. La question 'quelles sont les conditions d'appartenance à l'Église ?' devient 'quel style l'Église doit-elle avoir pour être en vérité un lieu de communion, de réconciliation et de pardon ?' Dans cette parabole, ces liens sont exposés dans leur fragilité, mais aussi dans leur capacité d'évolution. Luc nous montre qu'une crise peut être le moment privilégié d'un changement personnel et d'une redéfinition des liens entre les personnes. L'évangéliste n'a pas conclu son récit. Celui-ci reste ouvert. Le cadet va-t-il aller à la rencontre de son aîné ? Celui-ci va-t-il rester sur le seuil en refusant d'entrer ? Va-t-il se joindre à la fête ? A nous d'inventer la fin de l'histoire. Entre la tristesse du ressentiment et la joie de la rencontre, entre la vie et la mort, il nous appartient de choisir en toute liberté.

AMEN